

LA DURABILITÉ EST MORTE, VIVE LA DURABILITÉ !

GUILLAUME VANHULST, RECTEUR DE LA HEP VAUD
BARBARA FOURNIER, RESPONSABLE DE PUBLICATION



En 1992, au Sommet de la Terre, à Rio, le développement durable entre avec tambours et trompettes dans l'actualité médiatique internationale. Trois ans après la chute du mur de Berlin, c'est dans un monde qui semble avoir enfin dépassé ses fractures idéologiques qu'un industriel milliardaire suisse, Stephan Schmidheiny, publie, chez MIT Press, un best-seller intitulé: *Changing Course. A Global Business Perspective for Development and Environment*.

Les experts rédigent des milliers de recommandations, les politiciens signent des promesses d'accords, les agents marketing s'emparent du label, assez élastique pour qu'on y accroche à peu près n'importe quoi, et en font un nouvel argument de vente. N'a-t-on pas trouvé la panacée? Assurer tout à la fois la durabilité de la consommation et de la planète tout en répartissant mieux les richesses?

Vingt et un ans plus tard, hélas, le bilan n'est pas glorieux. Même si chacun s'accorde à peu près sur les défis globaux – lutte contre la pauvreté, accès à l'eau, sécurité alimentaire, changement climatique – les mises en application posent problème, encore compliquées par le fait que les inégalités, au lieu de se réduire, n'ont cessé de se creuser entre le Nord et le Sud, mais aussi au cœur même des pays les plus développés.

Cette impasse était pourtant prévisible. En effet, comment générer croissance et durabilité alors que l'humanité vit, depuis la moitié du XX^e siècle, dans l'ère radicalement singulière de la finitude? Plaidant pour la décroissance, le *Club de Rome* pose déjà cette question dérangeante en 1972, mais elle sera largement balayée par le discours positiviste du progrès, alimenté par le marché et la technoscience qui assoient la croyance selon laquelle l'innovation technologique palliera, entre autres, les déficiences des écosystèmes de plus en plus menacés qui assurent notre survie.

Dans ce contexte, l'éducation en vue du développement durable tiendrait de la gageure si l'on faisait l'erreur d'oublier que, comme le passé, le futur s'articule sur de grands récits qui structurent notre

pensée et notre action. Il ne s'agit donc pas, pour les enseignants, de reproduire une *doxa*, mais de reconnaître et d'analyser la construction culturelle attachée au développement durable qui se lit à travers le prisme d'une mythologie semblable à celle qu'on a longtemps attribuée à l'histoire.

Au chapitre de ses missions, la HEP doit donc doter les futurs enseignants d'outils de conceptualisation pour éviter l'aliénation consistant à se faire les alliés objectifs d'un système qui, sous les apparences du durable, ne véhicule que des intérêts immédiats.

Quatre ans avant le « prophète » Schmidheiny et le culte du global business érigé en sauveur de la planète, Jacques Ellul, qui avait si bien décrit la sacralisation opérée par transfert de l'environnement à la technique et la perte d'esprit critique qu'elle induisait, écrit ces lignes radicales: « Je voudrais rappeler une thèse qui est bien ancienne, mais qui est toujours oubliée et qu'il faut rénovier sans cesse, c'est que l'organisation industrielle, comme la postindustrielle, comme la société technicienne ou informatisée, ne sont pas des systèmes destinés à produire ni des biens de consommation, ni du bien-être, ni une amélioration de la vie des gens, mais uniquement à produire du profit. Exclusivement. »¹

A l'heure où les réponses globales aux défis globaux ne font qu'accélérer la fuite en avant, c'est désormais sur l'ampleur de la prise de conscience individuelle et sur le nombre croissant d'initiatives locales que repose l'espoir d'une vraie durabilité.

Ce constat ouvre des champs d'expérimentation inédits pour l'école, terrain d'apprentissage d'une pensée libre et ferment de l'identité citoyenne, par excellence. Au sein des HEP, le défi est aussi concret qu'exaltant. Au milieu du XXI^e siècle, les étudiants que nous sommes en train de former enseigneront, en fin de carrière, à des élèves qui seront, avec leurs propres enfants, les passeurs du XXII^e siècle...

*Le prix de n'importe quoi
correspond à la somme de vie
que vous échangez pour l'obtenir.*

HENRY DAVID THOREAU

¹ *Le bluff technologique* 1988; seconde édition 2004, Hachette, coll. Pluriel, p. 571.